

les ressassent aujourd'hui dans tous les journaux et dans toutes les revues. Je puis dire que j'avais des doutes graves quant à la sagesse de fonder l'État d'Israël et, à la lumière des événements qui se sont déroulés depuis, ces doutes n'étaient peut-être pas mal fondés. Pourtant, au fond de mon cœur, je sais que si j'avais été Juif, il y a 20 ans, je me serais rangé parmi eux. Je me serais dit qu'après toutes ces années et ces siècles de persécution, d'humiliations et d'avilissement, c'est le temps d'aménager un endroit sur la terre où je pourrais avec mes enfants vivre librement, avec la dignité qui convient aux êtres humains. Oui, je suis convaincu que j'aurais pensé et agi ainsi.

Et nous voilà finalement devant le drame du peuple juif et de la situation juive, et c'est là le prix à payer pour la création de l'État d'Israël. Toutes les réalisations se paient en ce bas monde, et les gens qui ont à en faire les frais sont trop souvent ceux qui ne le devraient pas. Quand l'État d'Israël fut institué, comme conséquence directe des interminables années de persécutions, d'humiliations et d'injustices, sur lesquelles trop de gens du monde dit chrétien fermaient à demi les yeux, la note en a été présentée non aux persécuteurs, non à ceux qui avaient toléré ces brutalités inadmissibles, mais aux autres, Sémites également, persécutés eux aussi par notre prétendue civilisation occidentale.

#### Une voix: La Turquie.

**M. Cameron (Nanaïmo-Cowichan-Les Îles):** Le député dit qu'il s'agissait de la Turquie, et il a bien raison. Nous nous sommes très peu intéressés à la Turquie et, par la suite, presque toutes les nations européennes, s'en sont prises aux peuples arabes. Les Arabes ne s'étaient pas sitôt libérés de l'emprise suffocante et dégradante du colonialisme européen que nous leur avons dit: «Rangez-vous et faites place aux victimes de notre fanatisme, de notre cruauté, de notre colonialisme et de notre cynisme.

Sans doute, bien des Arabes sont partis volontairement, et bon nombre ont peut-être été exhortés à partir, mais d'autres, et c'est indéniable, se sont vus chassés du pays avec une sauvage brutalité. Ils pourrissent aujourd'hui tout près des terres dont on les a chassés ou qu'il ont fuies.

On nous dit maintenant que c'est un élément de la stratégie arabe que de les garder là et c'est peut-être vrai. Chose certaine, tant qu'ils y seront, ils tendent à nourrir le feu du ressentiment arabe. Je dois me poser cette question: Qu'est-ce que les peuples arabes auraient pu en faire d'autre? Il s'agit surtout de pays pauvres, sous-développés, qui ont

leurs problèmes particuliers. Peut-on leur demander d'absorber un million de réfugiés? Que ferait le Canada si on lui demandait demain matin d'admettre un million de réfugiés noirs des États du Sud ou un million d'habitants des taudis de Londres, de Manchester ou de Liverpool? Vous et moi savons ce que nous ferions. Nous dirions que nous ne le pouvons pas, que la chose est impossible, et pourtant le Canada est un pays relativement riche et assez évolué. Nous ne ferions à peu près rien. Je pourrais même ajouter que, lorsque l'occasion nous a été donnée d'offrir un asile aux Juifs qui fuyaient la persécution, nous leur avons fermé nos portes.

Un des aspects tragiques de la condition humaine, c'est que nous ne pouvons jamais revenir en arrière pour réparer les crimes et les actes insensés de l'histoire. Nous devons partir du point où nous sommes. A ce sujet, alors que le nom du président Nasser sonne comme un anathème aux oreilles de bien des gens du monde occidental, que de nombreux journaux étalent presque chaque jour des caricatures insultantes à son adresse, je crois devoir dire quelques mots de la correspondance que j'ai échangée avec le président Nasser, de la République Arabe Unie, après mon retour d'Égypte et d'Israël. J'ai écrit au président Nasser pour lui dire combien j'avais été déprimé à la vue des conditions qui existaient dans le Moyen-Orient et aussi de deux peuples qui, alors qu'ils ont tant besoin l'un de l'autre, gaspillent leurs ressources à se procurer du matériel de guerre pour régler leurs différends. En toute franchise, je lui ai dit que la sagesse des années m'avait appris que dans la vie il fallait accepter les faits, si désagréables qu'ils soient, et que l'État d'Israël était maintenant un fait accompli. Je lui ai demandé s'il ne serait pas sage de sa part de s'y résigner et de chercher à s'entendre avec le peuple israélien.

C'était probablement de l'impertinence, de la part d'un humble député, d'écrire à un chef d'État, à un homme qui, quoi qu'on puisse penser de lui, est aujourd'hui un personnage de renommée mondiale. Cela ne m'aurait nullement surpris, et je n'aurais d'ailleurs pas blâmé le président Nasser, s'il n'avait pas répondu à ma lettre. A mon grand étonnement, cinq ou six semaines plus tard j'ai reçu une lettre de lui. C'était une lettre bien simple, d'homme à homme, sans fausse condescendance ni prétention, et par laquelle il me remerciait de lui avoir écrit avec tant de franchise.

● (4.10 p.m.)

Ensuite, il a exposé les problèmes qui font obstacle au règlement de la situation au